

tiennent pas à l'Eglise. On les prend pour des catholiques parce qu'ils vivent dans des pays catholiques, et qu'ils font encore quelques actes de religion; mais celui qui pourrait pénétrer au fond de leur cœur y verrait qu'ils ne sont plus catholiques, parce qu'ils ont perdu toute foi, ou qu'au moins elle est fort ébranlée, puisqu'ils s'arrêtent volontairement à divers doutes sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence d'une autre vie, et sur toutes les autres vérités de la foi, ce qui suffit pour les séparer de l'Eglise. Mais il y a plus: supposons qu'ils soient encore catholiques par la foi, et seulement pervertis dans leur conduite; qu'importe! imputera-t-on à une mère vertueuse et dévouée les vices d'un fils dissolu et débauché? S'il y a dans l'Eglise des chrétiens scandaleux, ils le sont par leur propre malice et parce qu'ils ont méprisé ses enseignements, et elle est d'autant plus éloignée d'approuver leur conduite, qu'elle la condamne hautement et ne néglige aucun moyen pour les ramener dans le droit chemin.

Cela est si vrai que ce sont les plus mauvais chrétiens qui passent du catholicisme à l'hérésie, à l'athéisme, à l'incrédulité, et s'ils sont disposés ou à changer de foi, ou à renoncer à toute religion, c'est précisément parce que l'Eglise est un frein incommode à leurs passions. L'Eglise est donc toujours sainte, bien qu'elle ait des enfants pervers.

Le troisième caractère de la vraie Eglise, c'est qu'elle est *catholique*, c'est-à-dire *universelle*; car elle nous est présente dans les divines Ecritures sous la figure d'un royaume qui doit s'étendre dans toutes les parties de l'univers. Or ce caractère, qui est en lui-même le plus clair et le plus sensible, est tellement propre à notre Eglise que nos ennemis eux-mêmes, lorsqu'ils parlent d'elle ou qu'ils veulent la désigner, ne lui donnent pas un autre nom que celui de *catholique*. En effet, elle ne se restreint pas à un seul lieu, à une seule province, à une seule nation, mais elle s'étend du septentrion au midi, de l'orient à l'occident. Elle ne vit pas seulement dans ces royaumes qui se glorifient de la professer et de l'honorer publiquement; elle vit aussi dans les pays infidèles, où elle gagne et engendre chaque jour des enfants à Dieu. Il y a des catholiques parmi les protestants, chez les turcs et chez les mahométans, chez les sauvages des Indes et dans les contrées les plus lointaines de l'Afrique et de l'Amérique; tous sont unis ensemble par le lien d'une même foi et par la participation aux mêmes sacrements. Ainsi donc, le titre de catholique lui appartient en toute justice, puisqu'elle est de toutes les religions la plus visible et la plus étendue.

Mais elle n'est pas catholique seulement parce qu'elle s'étend à tous les lieux, mais encore parce qu'elle embrasse *tous les temps*, comme je vous le disais récemment. Nous n'avons qu'une même foi avec Abraham et les anciens patriarches; ils crurent ce qui devait arriver, et nous, nous croyons la même chose maintenant arrivée, *variata sunt tempora, non fides*, dit saint Augustin. Jésus-Christ est cette pierre angulaire qui réunit ensemble tous ceux qui l'ont précédé et tous ceux qui l'ont suivi, l'Ancien Testament et le Nouveau, les anciens patriarches et les prophètes avec les apôtres. Pouvons-nous désirer une preuve plus éclatante de sa catholicité?

Enfin, la vraie église doit être *apostolique*, c'est-à-dire fondée par les apôtres et descendre d'eux, soit pour la succession des ministres, soit pour la doctrine, etc. Or, tout cela vérifie pleinement dans l'Eglise romaine.

La succession de ses ministres vient des apôtres, et elle s'est toujours continuée jusqu'à nous sans interruption. En effet, si du pape actuellement régnant on monte de degré en degré, on arrive jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres et chef de l'Eglise. Et pareillement pour tous les évêques catholiques, en remontant la série des ordinations, on trouve à l'origine ou un apôtre, ou un évêque consacré par un apôtre, qui lui a conféré l'autorité et le ministère.

C'est par la succession du sacerdoce que la doctrine des apôtres s'est conservée sans altération jusqu'à nous. Il suffit de comparer ce que l'Eglise enseigne

maintenant avec ce qu'elle enseignait lors de son origine. On ne trouvera parmi les articles de notre foi aucune vérité qui n'ait été crue au temps des apôtres, comme les apôtres n'ont rien cru que nous ne croyions encore à présent. La doctrine enseignée par Jésus-Christ à ses apôtres, et prêchée par eux-ci à toutes les nations, est la même qui a toujours été professée et que nous professons encore. Argument aussi simple que lumineux pour nous convaincre que l'Eglise actuelle est sensiblement et visiblement celle que Jésus-Christ a fondée, puisqu'elle a conservé tous les caractères de sa primitive institution; de sorte que si les saints qui fleurirent dans le premier siècle de l'Eglise venaient à ressusciter à présent, ils reconnaîtraient aussitôt dans notre Eglise la forme de celle dans laquelle ils furent élevés.

Et voilà comment les quatre caractères, indiqués par le Saint-Esprit pour reconnaître la vraie Eglise, conviennent parfaitement à la nôtre. Les autres sectes et les autres religions peuvent-elles se vanter de posséder ces marques? Non certainement. Je ne parle ici ni des juifs, ni des infidèles, ni des mahométans, qui, pour ne rien dire d'une foule de preuves évidentes de fausseté, ne croient même pas en Jésus-Christ; mais même les diverses sociétés qui portent le nom de chrétiennes, parce qu'elles croient en Jésus-Christ et qu'elles ont le même baptême que nous, comme toutes les sectes protestantes, ne peuvent s'arroger aucun des caractères dont nous venons de parler.

Ni l'*unité*, puisqu'elles n'ont pas la même foi et qu'elles diffèrent sur des points essentiels. Et il leur est au surplus impossible de jamais arriver à avoir entre elles la même croyance, puisqu'elles ne reconnaissent aucun chef, aucun juge, aucune autorité infaillible. Ainsi, chacun a le droit de croire ce qu'il veut, de suivre son sentiment et de dogmatiser à sa manière. Il ne faut donc pas s'étonner, si dès le commencement de leur prétendue réforme ils se sont divisés en tant de sectes: luthériens, calvinistes, zwingliens, sociniens, anabaptistes, presbytériens, anglicans, etc., qui toutes se condamnent mutuellement sans jamais trouver un point d'union.

Ni la *sainteté*; car leurs chefs furent des hommes profondément dépravés, et charnels à l'excès; des apostats qui commencèrent leur prétendue réforme par se marier, au mépris des vœux qu'ils avaient solennellement prononcés. De plus, ils ne peuvent produire aucun miracle opéré par Dieu dans leurs sectes, pour prouver la sainteté de leurs fondateurs ou de leurs adeptes.

Ni la *catholicité*; car leur foi change sans cesse, et elle n'a jamais pu s'étendre à toutes les parties du monde, n'ayant occupé que quelque province et quelque nation.

Ni l'*apostolicité*: puisque leurs auteurs et fondateurs sont de date récente. Avant Luther et Calvin, leurs sectes n'existaient pas; elles furent fondées par eux, quinze siècles après les apôtres, et prirent de leurs auteurs les noms de luthérienne et calviniste, ce qui indique une doctrine particulière inconnue jusque-là, inconnue de Jésus-Christ et des apôtres. Si elles firent de rapides progrès, c'est parce qu'elles étaient favorables aux passions. Il faut donc conclure de cet examen que l'Eglise romaine est la seule véritable, et que hors d'elle il n'y a et ne peut y avoir de salut pour qui que ce soit; que nous seuls pouvons vivre assurés de notre croyance, et que tous les autres ont de justes motifs de se défier de la leur; c'est ce que nous professons en disant: *Je crois la sainte Eglise catholique*.

Tout ce que je vous ai dit jusqu'ici doit vous faire sentir l'avantage que vous avez d'appartenir à la communion catholique, et apprécier autant qu'il le mérite un pareil bienfait.

Il y a une foule de catholiques dont on peut dire avec vérité qu'ils le sont par accident, et uniquement parce qu'ils sont nés dans un pays catholique. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle vous devez être attachés à la vraie Eglise; autrement le juif, le turc, le protestant aurait la même raison de suivre la sienne. Il devrait rester dans celle où il est né. Vous devez suivre et aimer votre

religion, parce qu'en naissant vous avez eu le bonheur d'entrer dans la véritable, dans la seule véritable, de sorte que si vous aviez eu le malheur de naître hors de son sein, vous l'auriez embrassée dès qu'elle vous aurait été suffisamment connue, comme le font tant d'autres. Voilà ce que c'est qu'être catholique de conviction, de sentiment et de cœur, et estimer autant qu'il le mérite ce bienfait de Dieu.

Reconnaissons donc le prix de cette grâce, grâce fondamentale, qui nous a été accordée de préférence à tant d'autres sans que nous l'ayons méritée, et par un pur effet de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Quiconque naît dans une fausse religion peut toujours embrasser la véritable, et nous en avons sans cesse des exemples, mais combien n'est-il pas difficile de surmonter les préjugés de naissance et d'éducation, et combien peu qui y parviennent! Soyons-en donc reconnaissants à Dieu, et mettons bien cette grâce à profit, sans quoi non seulement elle nous serait inutile, mais de plus elle tournerait à notre ruine. Que nous servirait-il, en effet, d'être enfants d'une Eglise sainte, si nous étions volontairement pécheurs? Pour être sauvé, il ne suffit pas de naître et de vivre dans la vraie Eglise, il faut en professer la foi et en pratiquer les maximes; il ne suffit pas d'appartenir à son corps par quelque pratique matérielle de religion, il faut participer à son esprit par la rectitude et la sainteté de la conduite; enfin, il ne suffit pas d'être simplement dans l'Eglise, il faut y être comme du bon froment et non pas comme de la paille.

Avez-vous remarqué que dans les chaups le bon grain croit mêlé avec de l'ivraie? Mais quoi! lorsque le temps de la moisson est arrivé, on bat le grain sur l'aire pour le séparer de la paille; le grain est monté au grenier, et la paille est jetée au feu. Telle est la parabole employée par Jésus-Christ dans l'Evangile pour nous faire connaître notre état présent ou futur. Maintenant nous sommes tous, bons ou mauvais, réunis dans le champ de l'Eglise; mais viendra le temps du jugement universel, et Jésus-Christ fera la séparation. Alors les bons seront placés à sa droite et les méchants à sa gauche; ceux-ci pour être précipités dans une fournaise d'un feu inextinguible, ceux-là pour aller régner avec Dieu dans le ciel; *Tunc permundabit uream suam, et congregavit triticum in horreum suum, paleas autem comburet igne inextinguibili*. Oh! alors, quels remords, quel désespoir pour les mauvais chrétiens, de se voir chassés pêle-mêle avec la foule des infidèles et des hérétiques, pour devenir avec eux la proie des flammes éternelles, qui seront d'autant plus douloureuses qu'on aura reçu plus de grâces de Dieu! En même temps leurs parents, leurs amis, leurs connaissances, pour avoir bien su profiter de leur vocation au christianisme, seront placés pour toujours parmi les fortunés habitants du ciel.

Que cette pensée nous accompagne partout et nous stimule à correspondre fidèlement à la grâce que nous avons reçue? Et qu'elle nous porte à mener à l'avenir la vie que Dieu et l'Eglise attendent de nous, une vie pure, sainte et sans tache.

TRAITS HISTORIQUES.

I.—Le célèbre Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, donna au xvi^e siècle un singulier exemple d'attachement à l'Eglise. Lorsque Henri VIII, entraîné par sa passion pour Anne de Boulen, eut rompu tous les liens qui unissaient l'Angleterre au Saint-Siège, il obligea tous ses sujets à lui prêter un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. Or Morus refusa de prêter serment, c'est-à-dire de reconnaître Henri VIII pour le pape de l'Angleterre. Le roi, qui n'ignorait pas combien la résistance de Morus allait discréditer sa nouvelle religion, mit tout en œuvre pour le gagner; mais les promesses et les menaces furent également inutiles. Les amis de Morus lui représentant qu'il ne pouvait être d'une autre opinion que le grand conseil d'Angleterre: "J'ai pour moi toute l'Eglise," répondit-il, et le grand conseil des chrétiens." Sa femme le conjura d'obéir au

roi, et de se conserver pour elle et pour ses enfants; il avait alors soixante-deux ans. "Combien d'années, lui demanda-t-il, pensez-vous que je puisse vivre encore?" Plus de vingt ans, répondit-elle. —Et c'est pour vingt ans de ma vie que je trahirais ma foi et que je perdrais mon âme! Marguerite Morus, sa fille, digne d'un tel père, lui écrivit pour le persuader de céder au roi. Mais elle avait espéré que sa lettre serait interceptée, ce qui arriva en effet. En conséquence, on lui accorda la permission qu'elle sollicitait d'aller consoler et servir son père en prison. Alors elle l'affermait dans sa courageuse résistance, lui promit de suivre son exemple, s'il en était besoin, et d'être fidèle à l'Eglise au prix de sa vie. Après la mort de son père, elle acheta sa tête de l'exécuteur et chercha sa consolation dans la foi dont il était le martyr, et dans les lettres, qu'il avait cultivées avec gloire.

II.—Un jeune homme avait été invité à dîner dans une maison distinguée. C'était un vendredi, mais il croyait que la maîtresse de la maison était chrétienne et respectait les lois de l'Eglise. Cependant on se met à table. La société était nombreuse. La première assiette qu'on présenta à notre jeune homme était chargée de viande. Il s'excusa et refusa. Il refusa de même la seconde et la troisième assiette, parce que c'était toujours de la viande. A la fin, le maître s'en étant aperçu, interrogea le jeune homme qui fit connaître courageusement le motif de ses refus. Quelques conviés se mirent à rire; mais le maître de la maison, s'étant approché du jeune homme, lui serra la main en lui disant: "Mon ami, j'ai un fils, vous le connaissez; eh! bien, je donnerais la moitié de ma fortune pour qu'il vous ressemblât. Ce que vous venez de faire est très bien. Continuez."

R. P. MATTHIÆ FABRI

SOCIETATIS JEJLI

CONCIONUM OPUS

IN QUO INSERUNTUR

CONCIONES SILVÆ NOVÆ, SEU

AUCTARIUM

6 forts volumes in-4.....Prix : \$20.00

AUCTORIS PRÆFATIO

AD LECTOREM

Ut has meas Conciones, Lector benevole, tibi communicarem, fecere imprimis viri boni et docti, qui eas vel legerunt vel audierunt. Fecit deinde plurimum concionatorum, maxime tyronum, qui nec discendi usui, nec librorum copia satis instructi sunt, votum et expectatio, qua SS. Conciones eo stylo et forma prescribi exoptant, qui et Germano populo quadraret et materiam suppeditaret dicendi in multis annos de quovis argumento. Arduum quidem votum, cui me fecisse satis non audeo asserere. Quis enim unus omnibus proplaceat, delicatis præsertim auribus? Verum ego non tam iis, qui vel abundant libris, vel altioribus disciplinis excolti sunt, quam aliis numero pluribus quibus vel libri, vel tempus, vel exercitatio, vel cultiores discipline desunt, subsidiarium manum præbere, quandoque viam tantum ad dicendum monstrare volui: quodque igitur fateor, nullo verborum ornatu, neglectiore stylo; tum quod non aliis, sed mihi propriæ memorie juvenæ (primis præsertim annis) scripserim; tum quod existimarim neminem facile latine ad populum declamare; tum denique ut facilius et a pluribus intelligeretur.

Materiam Concionum, quam apte potui, ex Evangelio desumpsi, eidemque applicavi: ita denique in Dominicis et Festa digessi, ut easdem non repeterem; si quæ scipius recurrunt (ut fit in documentis evangelicis) vel obiter tantum insinuarem, vel novis conceptibus illustrarem. Historias prolixiores caucis et